

La Rive dans le noir

Une performance de ténèbres



©Richard Schroeder

mise en scène et interprétation
Marie Vialle et Pascal Quignard

La Rive dans le noir

Une performance de ténèbres

de **Pascal Quignard**

mise en scène et interprétation
Marie Vialle et Pascal Quignard

avec Marie Vialle et Pascal Quignard

scénographie, costumes : Chantal de la Coste

lumière : Jean-Claude Fonkenel

création son : Pierre Avia

masques : Cécile Kretschmar

travail voix : Dalila Khatir

éducateur d'oiseaux : Tristan Plot / A Vol d'oiseaux

assistante costumes : Siegrid Petit-Imbert

construction décors : Atelier de la MC 93 à Bobigny

direction de production Emmanuel Magis, Anahi, assisté de Marion Gauvent

www.anahi-spectacle-vivant.fr

production compagnie Sur le Bout de la langue, direction de production, diffusion Emmanuel Magis/Anahi, coproduction Festival d'Avignon, Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia, Le Liberté–Scène nationale de Toulon, Pôle Arts de la Scène–Friche la Belle de Mai, Equinoxe–Scène nationale de Châteauroux, Festival Terres de Paroles, Le Parvis–Scène nationale de Tarbes, La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon–Centre national des écritures du spectacle, avec le soutien de la DRAC Auvergne–Rhône-Alpes, de la SPEDIDAM, du CENTQUATRE–Paris, du Bois de l'Aune–Aix-en-Provence. Remerciements au Théâtre de Carouge–Atelier de Genève, à la Société de lecture de Genève (*production en cours*)

presse-compagnie : Dorothee Duplan, Agence Plan Bey / 01 48 06 52 27

www.planbey.com

durée estimée : 1h15

Emmanuel MAGIS Direction de production

01 43 57 36 29 / 06 63 40 64 68 / emmanuel.magis@gmail.com

Marion GAUVENT Production – International

06 07 85 39 99 / marion.g.anahi@gmail.com

« **U**n jour on retombe dans son symptôme.
Enfant je refusais de manger à la table familiale. Curieusement on m'autorisait à en user de la sorte, gentiment. On me mettait seul, dans une pièce, à manger dans le noir. On refermait la porte, je mangeais dans le noir total.

Le mercredi 24 septembre 2014, en pleine nuit, au milieu de la nuit (entre le 24 et le 25, je dirais vers minuit et demi), Laurent Rieuf et Alain Mahe m'ont appelé au téléphone : « Carlotta est morte ». Finie la tournée de butô qu'on faisait depuis trois ans.

J'ai voulu tout arrêter.
Mais le noir m'a manqué.

Je me suis inventé une « performance de ténèbres » où je cherche des ombres de ma vie dans le noir, où je joue les *Ombres errantes* de Couperin ou les différentes *Chouettes* de Messiaen sur un piano à queue noir, où des rapaces et des nocturnes me visitent dans l'obscurité totale de la scène, où, surtout, le vieux chamanisme reprend tous ses droits de danse, de chant, de lande, de sauvagerie, d'enfance.

Marie Vialle sublime - avec qui je travaille depuis treize ans, qui a toujours rêvé être plus qu'une comédienne, plus qu'une violoncelliste, plus qu'une danseuse, plus qu'une cantatrice - se retrouve possédée à neuf reprises par des animaux et des fantômes. Je l'accompagne sur scène dans ses métamorphoses. »

Pascal Quignard

La Rive dans le noir

– extrait –

Carlotta, Carlotta,
où es-tu ?

Il est des choses qui blessent l'âme
quand la mémoire les fait resurgir. Chaque
fois qu'on y repense, c'est la gorge serrée.

Quand on les *dit*, c'est pire encore, car
elles engendrent peu à peu, si on cherche
à les faire partager par ceux qui les
écoutent, qui lèvent leur visage, qui
tendent leur visage, qui attendent ce qu'on
va dire, une peine ou, du moins, une gêne
qui les redoublent.

Une peur, aussi, à les entendre dire,
une peur à les entendre *dites*,
une peur à les dire.

Elles font un peu trembler les lèvres.

La voix se casse.

On arrête de parler.

Mais alors on commence d'*écrire*.

Car on peut écrire ce qu'on n'est pas
en état de dire.

On peut écrire *même quand on pleure*.

Ce qu'on ne peut pas faire en écrivant,
quand on est en train d'écrire, c'est *chanter*.

Marie Vialle & Pascal Quignard

La Rive dans le noir – une performance de ténèbres – création 2016

-

propos recueillis par Mélanie Jouen
au CENTQUATRE – Paris
le 4 mai 2016

Mélanie Jouen : À propos du spectacle qui initiait votre collaboration [*Le Nom sur le bout de la langue*], Pascal, vous écriviez en 2005 : “Désormais nous cherchons ensemble quelque chose que j’ignore.” Qu’en est-il aujourd’hui ?

Pascal Quignard : Oui c’est vrai, nous cherchons ensemble quelque chose que nous ignorons. En 2003, Marie est venue me trouver. Elle m’a fait écouter des chants d’oiseaux, elle m’a fait écouter la nature, elle voulait quelque chose d’autre qui mêle la danse, le chant.

Marie Vialle : Lorsque j’ai demandé à Pascal si je pouvais jouer *Le Nom sur le bout de la langue*, je voulais absolument dire ce texte-là. Je savais qu’il fallait le rattacher à autre chose, mais je n’avais pas idée de ce que je cherchais, je n’avais même pas idée que je cherchais autre chose.

Pascal : Maintenant je peux dire que nous cherchons quelque chose qui n’est pas du théâtre, qui n’est pas de l’opéra. Quelque chose qui nous émeuve, qu’on ignore et qu’on invente. Et ça nous plaît de ne pas savoir comment le définir, et surtout ne pas le définir.

Si c’est indéfinissable, qu’est-ce ? Serait-ce des contes ?

Marie : Oui, ce sont des contes mais cela n’a aucune importance. Je n’interprète ni ne me mets en scène comme une « conteuse ». Ce qui m’importe est la liberté que me donne l’écriture de Pascal et ce que cette forme de théâtre non dialogué me permet.

Pascal : Elle vient de dire la chose. Je n’aime pas le théâtre dialogué. Il se trouve qu’à l’origine, le théâtre primitif en Grèce ou au Japon, ce sont des contes, des récits et des mythes portés par des acteurs masqués qui ne dialoguent pas entre eux. Il n’y a pas de psychologie. Avec Marie, dans notre expérience théâtrale, lorsqu’il y a un dialogue qui peut être réaliste, on déréalise tout. On ne fait pas de dialogue psychologique, c’est du récit rapporté et pour le reste, on joue, on danse ensemble. C’est très archaïque en fait.

Tous deux musiciens, violoncellistes notamment, la musique est essentielle dans votre langage commun : si ce n’est par la présence de l’instrument, c’est par la musicalité de l’écriture ou lorsque Pascal, vous qualifiez *Triomphe du temps* de sonate de contes ou *Princesse Vieille Reine* de suite baroque. Quelle place tient-elle ici ?

Pascal : Dans *Le Nom sur le bout de la langue*, Marie jouait *La Sarabande* de Bach. Pour *Triomphe du temps*, j’ai fait la musique et simplifié la partition de *Auf dem wasser* de Schubert. Depuis *Princesse Vieille Reine*, il y a une chanson de Pierre Avia pour chaque création. Ici, on laisse de la place pour la musique, pour les cris et chants d’oiseaux, pour le piano. On s’approche de la partition musicale, de ce qu’on voulait faire avec les violoncelles depuis le début.

Marie : Je travaille le texte comme une partition. Je cherche avant tout les rythmes, les intensités et les variations. Ce qui me guide depuis le début nous guide ensemble aujourd’hui.

Et Pascal, vous jouez ici sur scène du piano.

Pascal : Oui, je joue *Les Ombres errantes* de Couperin, *La Chouette hulotte* de Messiaen et la partition qu’on a faite ensemble.

Pascal, vous disiez à propos de *Triomphe du temps* lors de sa création en 2006 : « Moi je mettrais toute la littérature sur une rive et mettrais sur une autre rive, beaucoup plus animale, le rêve involontaire. [...] Le conte n’est pas quelque chose de complètement humain. Le conte ne peut pas être joué, habité comme un personnage. C’est souvent moitié animal, moitié humain.” Ceci se rapprocherait-il ainsi plus de ce que vous composez ensemble ?

Marie : Oui, c’est ça qui me passionne. En tant que comédienne, l’écriture de Pascal renverse ma relation au texte : les mots sont ici une matière que je perce pour créer des espaces vides, où le corps, les cris et les sons peuvent prendre place et s’épanouir. Dans *Le Nom sur le bout de la langue*, la jeune Colbrune est à la recherche d’un mot

qui aussitôt retrouvé, s'évanouit. Ce qui se dérobe m'intéresse, ces allers-retours entre les mots et ce qui est au delà ou en amont du langage verbal.

Pascal : Nous n'oublions pas que nous sommes des animaux qui parlons.

Marie, vous vous êtes mise seule en scène pour *Le Nom sur le bout de la langue* et *Princesse Vieille Reine*, en duo avec Lam Truong pour *Triomphe du temps*. Pascal, vous confiez à Marie vos écritures. Qu'est-ce qu'être aujourd'hui tous les deux sur scène ?

Marie : Ça me semble complètement naturel. Pour *Le Nom sur le bout de la langue*, Pascal est venu voir mon travail puis a écrit deux autres contes. Pour *Triomphe du temps*, il m'a demandé de lui donner au préalable une liste de scènes dialoguées et de scènes muettes. Pour écrire *Princesse Vieille Reine*, il avait besoin d'entendre à nouveau les précédentes pièces. Je les lui ai rejouées puis il m'a donné le texte, je lui ai fait très vite une première lecture, il a repris le texte ainsi au fur et à mesure de la création. On construit de plus en plus ensemble.

Pascal : C'est la première fois qu'on est tous deux metteurs en scène et on va tout mettre en scène tous les deux. J'ai beaucoup aimé la vie de troupe avec Carlotta Ikeda. C'est peut-être le seul type de société qui me fait plaisir.

Dans *Medea*, créé avec Carlotta Ikeda, vous étiez sur scène, à votre table d'écrivain, lisant le texte. Est-ce la première fois que vous délaissiez la feuille, que vous apprenez le texte ?

Pascal : Oui. C'est un supplice.

Marie : Ou une angoisse, une angoisse bien motivée.

Pascal : C'est une performance de ténèbres, dans la nuit, qui a trait à mon enfance. C'est une expérience de la scène mais ce n'est pas une expérience de comédien car je ne joue pas vraiment de rôles et ce que je dis, je le prends en mon nom propre. Je me sens un peu comme un assistant de chamane. C'est à Marie que revient le jeu, elle se métamorphose comme un chamane s'envole. Et moi je suis là pour l'accompagner au piano, pour ressusciter les morts.

D'ailleurs, Pascal, vous évoquiez déjà le chamanisme à propos du *Nom sur le bout de la langue*, puis à propos de *Medea*. Quelle place tient-il dans votre imaginaire ?

Pascal : J'ai toujours été passionné par la préhistoire, très ami avec Jean Clottes, préhistorien spécialiste de l'art pariétal qui est à l'origine de la découverte de la Grotte Chauvet. Je suis descendu avec lui dans les grottes dans les Pyrénées. Et pour lui, les premiers hommes, justement, menaient des expériences chamaniques, des dialogues avec les animaux (Jean Clottes est notamment auteur de *Les Chamanes de la préhistoire – transe et magie dans les grottes ornées*, avec David Lewis-Williams, éditions du Seuil, 1996). Je me fie aussi énormément aux rêves. Il y a ainsi deux sources importantes pour moi : la préhistoire et le rêve.

Pourrait-on ainsi dire que votre langage commun se situe entre le rêve et le dialogue avec les animaux ? Car, depuis *Triomphe du temps* dans lequel figuraient des masques d'animaux, ces derniers ont toujours été présents.

Marie : Oui, mais je ne m'en rends pas compte, je ne le formule pas comme Pascal. Ce qui m'a émue quand j'ai lu *Le Nom sur le bout de la langue*, c'est la puissance du désir de Colbrune. Elle cherche à se remémorer le nom qu'elle a oublié car c'est ce nom retrouvé qui lui permettra d'épouser l'homme qu'elle aime. C'est le désir qui l'entraîne dans des mondes oniriques. Sa quête m'offrait la liberté de faire un pas dans une autre réalité et d'oser faire en sorte que les émotions se diffusent différemment. Il y avait aussi déjà des animaux. Imiter des cris d'animaux me passionnait depuis toujours mais jamais je n'ai pensé prendre tant plaisir à faire ça. Dans *La Rive dans le noir*, c'est comme si nous touchions une chose très archaïque. Ça me réjouit, ça libère.

Pascal : Le premier disque de cris et chants d'animaux qu'elle m'a donné, une anthologie des voix du monde, c'était il y a dix ans pour *Triomphe du temps*. Le désir résiste bien !

Qu'est-ce alors que *La Rive dans le noir* ?

Marie : C'est comme si je rentrais dans le rêve de Pascal, comme si j'épousais les fantômes. Il va de surprise en surprise et convoque dans un premier mouvement toutes sortes d'apparitions : des ombres chinoises, des images, des incarnations et des oiseaux. Et puis il y a aussi nos deux mouvements autonomes. Pascal va de sa table d'écrivain à celle où il mangeait enfant, comme s'il retournait à sa source : de l'écrire au dire, de choses plus intimes. Dans un sens, je retourne aussi à ma source : à travers les « possessions », les métamorphoses et les cris

dans lesquels je me déploie, il y a comme une renaissance, un envol. *La Rive dans le noir* est une suite de petites séquences incongrues qui ne cessent d'alimenter les relations entre les animaux, les humains et leurs rêves.

Pascal : Pour moi c'est simple : Carlotta Ikeda est morte, celle qui m'a élevé est morte et ma mère est morte il y a peu. C'est ici un enfant dont la mère est morte. C'est ça le nô : faire mourir les morts. Et les faire dévorer par les vautours comme dans le bouddhisme. D'où la présence des oiseaux.

Justement, vous dites avoir toujours souhaité convier les oiseaux sur scène, pouvez-vous évoquer leur présence sur cette rive ?

Pascal : Je pars d'une référence au théâtre ancien. Si à jardin, c'était les porte-lumières avec les corbeaux et les coqs ; à cour, c'était alors la mort et les oiseaux nocturnes comme la chouette. Tout va toujours dans un même sens. Et puis, j'aime l'imprévisible. Alors que les arts sont extraordinairement prémédités, ce qui m'intéresse avec la présence des oiseaux, cet autre sauvage, c'est l'irruption du réel dans le rêve. Il est là le secret.

Marie : Avec ou sans les oiseaux, l'imprévisible est là, à chaque représentation.

Pascal : Il y a eu la mort de Lam Truong, il y a eu la mort de Carlotta. J'ai alors eu envie de "remplacer Carlotta" par des oiseaux. Je ne dis pas que Carlotta est présente sous ces formes de vieilles chamanes, de vieilles chouettes et de corbeaux (*Karasu* en japonais). Mais il y a un peu de ça. Ces fragments de nô et butô, cet univers japonais, c'est un peu elle.

De quelle manière œuvrez-vous tous les deux ?

Marie : On partage le plaisir d'inventer ensemble.

Pascal : Il y a une forme d'intimité. Il y a la joie d'avoir peur ensemble. Et puis je sais pour qui j'écris, je connais Marie. Elle a toujours dit qu'elle souhaitait amener sur le plateau la nature et les oiseaux.

Marie : Mais je ne savais pas que ça allait venir à ce moment là. D'ailleurs, je n'ai jamais idée de ce que Pascal va écrire. J'aime ne pas savoir et je ne demande pas. C'est comme s'il percevait de moi quelque chose que je ne percevais pas. Comme s'il saisissait un fil tendu entre nos deux inconscients, comme s'il mettait à jour un espace. Un espace que je peux enfin habiter, une matière que je sculpte, libre de suivre mes intuitions sans avoir à me justifier.

Ensemble sur scène, quelle forme prend cette liberté partagée ? Jusqu'alors elle avait pour cadre : Pascal écrit, Marie dit et met en scène.

Marie : La présence de l'autre libère. On discute, on fabrique nos territoires, on modèle sur l'instant. Sur scène, il y a deux mélodies très autonomes qui se croisent, se relaient. C'est toujours Pascal qui écrit, moi qui dis et puis on joue.

Pascal : Et puis il faut dire que nous ne sommes pas seulement deux : il y a aussi les oiseaux !

Marie : Et nous travaillons étroitement avec Chantal de La Coste qui réalise la scénographie et les costumes, Jean-Claude Fonkenel qui crée la lumière (depuis *Le Nom sur le bout de la langue*), le compositeur Pierre Avia (depuis *Triomphe du temps*), Cécile Kretschmar qui a réalisé les masques et costumes du *Nom sur le bout de la langue* et de *Triomphe du temps*, Dalila Khatyr qui nous encourage pour le travail vocal et Tristan Plot qui prépare les oiseaux.

Où se situe *La Rive* dans votre histoire ?

Marie : Nous poursuivons notre recherche. Chaque spectacle est différent et complètement autonome. Celui-ci ne condense pas les trois précédentes pièces. Je ne sais pas ce qu'il va se passer après mais en effet, on travaille de plus en plus ensemble.

Pascal : Moi comme je suis celui qui écrit, je sais déjà.

Notes pour une scénographie

La lecture de *La rive dans le noir* de Pascal Quignard a fait écho tout de suite à un texte de Tanizaki "L'éloge de l'ombre" :

Nous oublions ce qui nous est invisible. Nous tenons pour inexistant ce qui ne se voit point.

D'aucuns diront que la fallacieuse beauté créée par la pénombre n'est pas la beauté authentique. Toutefois, nous autres Orientaux nous créons de la beauté en faisant naître des ombres dans des endroits par eux-mêmes insignifiants.

Dans un premier temps, ce que m'inspire *La rive dans le noir* c'est :

- Aller chercher dans les ténèbres ce que nous ne sommes plus capables de voir,
- Nous avons oublié que le noir est antérieur à la lumière, avant la lumière le monde était dans l'obscurité totale, nous-même avant de naître nous avons connu l'obscurité. Elle fait partie de nous, est enfouie en nous.
- Que devient le regard quand la lumière s'absente.

Partant de là, créer une boîte noire où actrice, oiseaux, écrivain se frottent, ce n'est pas créer l'enfermement et la simple obscurité mais au contraire un espace infini où le regard ne sait pas par où commencer et où la moindre apparition ténébreuse semble d'une clarté antérieure.

Créer un espace où, à la lumière de leurs rencontres, resurgit l'enfoui, sans mal.

Il faut chercher des angles, des reflets, des profondeurs, des échos, des matières, des inclinaisons, des regards.

Là j'entends :

Derrière moi mes yeux se sont fermés

La lumière est brûlée la nuit décapitée

Des oiseaux plus grands que les vents

Ne savent plus où se poser.

Paul Eluard

Chantal de la Coste
septembre 2015

Pascal Quignard

AUTEUR

Pascal Quignard est l'une des figures majeures des lettres françaises contemporaines. Auteur prolifique, il a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages. *Tous les matins du monde* (Gallimard, 1991) l'a révélé au grand public. En 2000, *Terrasse à Rome* remporte le Grand Prix du roman de l'Académie française. Deux ans plus tard, il reçoit le Goncourt pour le premier des neuf tomes du *Dernier Royaume, Les ombres errantes* (Grasset) et en 2006 paraît le magnifique *Villa Amalia* (Gallimard). Auteur d'une œuvre inclassable, ne relevant d'aucun genre, il mène une réflexion originale autour du livre, de la langue et de la musique, puisant ses références dans la culture gréco-latine, orientale et classique. Ses romans sont régulièrement adaptés au cinéma, et l'ensemble de son œuvre est traduit dans le monde entier. Il fut fondateur du Festival d'opéra et de théâtre baroque de Versailles.

Pascal Quignard a collaboré longtemps aux éditions Gallimard (lecteur extérieur à partir de 1969, puis membre du comité de lecture en 1976 et enfin en charge du secrétariat général du service littéraire, en 1990). En 1994, il démissionne de toutes ses fonctions, pour se consacrer uniquement à son travail d'écrivain. Il déclare alors « Je suis plus heureux d'être libre et solitaire ». Le Prix Goncourt 2002, obtenu pour *Ombres errantes*, a été perçu comme le couronnement d'une œuvre à mi-parcours.

BIBLIOGRAPHIE DEPUIS 2005

ROMANS

2014 *Le Lecteur*, Gallimard folio, 2014
(2nde édition du récit paru en 1976 chez Gallimard)

2011 *Les Solidarités mystérieuses*, Gallimard

2006 *Villa Amalia*, Gallimard
Requiem, Galilée

NOUVELLE

2006 *Le Petit Cupidon*, Galilée

CONTES

2006 *Triomphe du temps*, Galilée
L'Enfant au visage couleur de la mort, Galilée
Ethelrude et Wolfram, Galilée

1980 *Le Secret du domaine*, illustrations de Jean Garonnaire, Éditions de l'Amitié repris chez Galilée en 2006 sous le titre *L'Enfant au visage couleur de la mort*

DERNIER ROYAUME

Cette œuvre, toujours en cours, développe les réflexions de l'auteur sur ses thèmes privilégiés. Tous les genres se succèdent dans les très nombreux chapitres, contes, notes, listes, essais, fragments de romans, journal, etc.

2014 *Mourir de penser* (Dernier royaume IX) Grasset
(Vie Secrète constituerait le tome VIII)

2012 *Les Désarçonnés* (Dernier royaume VII) Grasset

2009 *La Barque silencieuse* (Dernier royaume VI)
Le Seuil

2005 *Sordidissimes* (Dernier royaume, Tome V) Grasset
Les Paradisiaques (Dernier royaume, Tome IV) Grasset

LIVRES D'ART

2014 *Une vie de peintre, Marie Morel avec Marie Morel*, éditions Galerie B. Pont-Aven, Les amis de Marie Morel

2006 *Cécile Reims grave Hans Bellmer*, éditions du Cercle d'art

AUTRES PUBLICATIONS

2015 *Sur l'idée d'une communauté de solitaires*, Arlea
Critique du jugement, Galilée

2014 *Sur l'image qui manque à nos jours*, Arlea

2013 *Leçons de Solfège et de piano*, Arléa
La Suite des chats et des ânes, Presses Sorbonne Nouvelle
L'Origine de la danse, Galilée

2011 *Sur le désir de se jeter à l'eau*, avec Irène Fenoglio, Presses Sorbonne-Nouvelle
Medea, Éditions Ritournelles

2010 *Lycophron et Zétès, Poésie* / Gallimard - réédition (avec postface inédite) de la traduction de l'Alexandra de Lycophron, suivie de Zétès

2008 *Boutès*, Galilée

2007 *La Nuit sexuelle*, Flammarion

2006 *Quartier de la Transportation* (avec Jean-Paul Marcheschi), éditions du Rouergue

2005 *Pour trouver les Enfers*, Galilée
Écrits de l'éphémère, Galilée

MARIE VIALLE

METTEUR EN SCÈNE ET INTERPRÈTE

Marie Vialle se forme à l'École de la rue Blanche – Ensatt puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Comédienne, elle joue au théâtre sous la direction de Philippe Adrien, Jean-Louis Benoît, Didier Bezace, Marie-Louise Bischofberger, Luc Bondy, Julie Brochen, Gilles Cohen, André Engel, Alain Françon, David Lescot, Jean-Louis Martinelli, Jacques Nichet, Jean-Michel Rabeux, Stuart Seide et Jean-François Sivadier. Au cinéma, on l'a vu dans des films de Michel Spinosa, Vincent Dietschy, Joseph Morder et Thomas Bardinet.

Metteuse en scène, elle a monté trois textes de Pascal Quignard (*Le Nom sur le bout de la langue*, *Triomphe du temps* et *Princesse Vieille Reine*) respectivement au Théâtre de la Bastille, aux Subsistances-Lyon et au Théâtre du Rond-Point, ainsi qu'une pièce d'Olivia Rosenthal (*Les Lois de l'hospitalité*) avec des danseuses du CCN de Montpellier.

REPERES BIGRAPHIQUES DEPUIS 2005

THÉÂTRE (INTERPRÈTE)

2015 *Dom Juan* de Molière, m.e.s Jean-François Sivadier

2014 *Ivanov* d'Anton Tchekhov, m.e.s Luc Bondy

2013 *La Double Mort de l'horloger* d'après Ödön Von Horvath, m.e.s. André Engel

2012 *Une petite douleur* de Harold Pinter, m.e.s. Marie-Louise Bischofberger

2011 *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov, m.e.s. Alain Françon

2010 *Mary Stuart* de Friedrich Schiller, m.e.s. Stuart Seide

2009 *Les Fausses Confidences* de Marivaux, m.e.s. Didier Bezace

2008 *Je t'ai épousé par allégresse* de Natalia Ginzburg, m.e.s. Marie Louise Bischofberger
La Seconde Surprise de l'amour de Marivaux, m.e.s. Luc Bondy

2006 *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, m.e.s. Jean-Michel Rabeux
Triomphe du temps de Pascal Quignard, m.e.s. Marie Vialle

2005 *Le Nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard, m.e.s. Marie Vialle
La Baignoire et les Deux Chaises – plusieurs auteurs, m.e.s. Gilles Cohen

THÉÂTRE (MISE EN SCÈNE)

2015 *Princesse Vieille Reine* de Pascal Quignard (Théâtre du Rond-Point-Paris)

2011 *Les Lois de l'hospitalité* de Olivia Rosenthal (Les Subsistances-Lyon)

2006 *Triomphe du temps* de Pascal Quignard (Les Subsistances-Lyon)

2005 *Le Nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard (Théâtre de la Bastille-Paris)

CINÉMA (INTERPRÈTE) 2007 *Les Inséparables* de Christine Dory